

# LE FREUDO-MARXISME DES SURREALISTES

Henri BEHAR

Janvier 1933: Hitler accède au pouvoir à Berlin. L'incendie du Reichstag lui permet de jeter en camp de concentration la plupart de ses adversaires. En mai, il fait brûler en un immense autodafé les livres de Freud. Wilhelm Reich s'exile à Copenhague, Otto Fenichel à Oslo. C'est dans ce contexte de terreur brune, il ne faut pas l'oublier, que les surréalistes parisiens apprennent l'existence du freudo-marxisme, cette tentative exceptionnelle pour unir et concilier les deux grands systèmes de pensée qui ont éclairé leur réflexion, à un moment où leur mouvement, qui pouvait se flatter d'avoir, le premier, été à l'écoute de Freud, déclarait son indéfectible attachement au matérialisme dialectique.

Naguère encore, présentant une anthologie des principaux textes destinés à faire repartir le débat sur cette improbable rencontre, Boris Fraenkel observait :

*En effet, avant que l'hitlérisme n'annihile la vie intellectuelle et scientifique de l'Europe centrale, il existait des discussions très vivantes en cours parmi le public spécialisé - et, au-delà, le public cultivé tout court - sur les rapports entre marxisme (et/ou socialisme) d'une part, et psychanalyse (et/ou freudisme) de l'autre, et ceci dans toute l'Europe centrale et orientale. Il est vrai que tout cela toucha fort peu la France, et, en dehors du mouvement surréaliste, on a vite énuméré les savants ou les intellectuels qui de près ou de loin, occasionnellement ou non, s'intéressèrent à cette problématique /...*

Le propos est chaleureux pour les surréalistes, peut-être même trop généreux car, à l'exception d'une mention fort ambiguë de Tristan Tzara, je ne connais aucun emploi explicite de la locution « freudo-marxisme » dans les textes surréalistes français - ce qui n'exclut pas la connaissance du phénomène ou, éventuellement, sa transposition théorique dans le contexte parisien. En effet, au début de 1935, au moment où il s'apprête à faire connaître son départ volontaire du mouvement surréaliste, Tzara achève une note de *Grains et Issues* sur l'aliénation de l'individu dans la société moderne par cette curieuse mise en garde :

*Ces quelques rapides observations n'ont pas la prétention de résoudre le problème d'une possible entrée de la psychanalyse dans les cadres du matérialisme dialectique, surtout sous la forme du freudo-marxisme dont je suis encore à me demander dans quel but confusionnel on a pu en inventer le terme* <sup>2</sup>.

Qui vise-t-il ainsi? Les Soviétiques, qui ont attribué cette étiquette aux travaux du fondateur de la « Sexpol » en 1929, à une époque où celui-ci était encore membre du Parti communiste allemand et de l'Institut de psychanalyse, ou bien Reich lui-même qui l'a reprise à son compte, un peu par défi comme firent les cubistes à l'égard des termes dont les journalistes les affublaient? Dans un précédent article de cette même revue, j'avais éludé la question, m'en tenant à l'examen du vocabulaire propre à ces deux systèmes dans l'œuvre en cause. Comme Tzara réfutait l'idée d'une conjonction des deux doctrines, je pensais, par devers moi, que nous avions là un bon exemple de la « dénégation » freudienne <sup>3</sup>.

Mais, aujourd'hui, il s'agit de bien autre chose: quelle connaissance les surréalistes eurent-ils du débat sur le freudo-marxisme ? Comment ont-ils poursuivi la discussion au sein de leur groupe? Dans quelle mesure ont-ils véritablement tenté de l'intégrer, en tant que tel (et non comme la juxtaposition de la psychanalyse d'une part, du matérialisme dialectique de l'autre), à leurs propres recherches? Quelle lumière a-t-il sur leur propre sphère d'activité? Il y va de la compréhension que nous pouvons avoir d'une démarche originale et pertinente à un moment où l'écroulement des derniers bastions du stalinisme laisse croire, un peu trop hâtivement, à la faillite du marxisme; où les composantes du fascisme ressurgissent de toutes parts, plus virulentes que jamais. En d'autres termes, je me propose de montrer que les tentatives des surréalistes pour concilier marxisme et psychanalyse, dans les années trente, ne procèdent pas d'un égarement passager de l'esprit, dont ils seraient bien revenus depuis, mais qu'elles relevaient d'une nécessité de l'esprit, dans le contexte de l'époque, dont nous pouvons tirer leçon aujourd'hui, globalement, quelles que soient les occasions qu'ils nous donnent de sourire de tant de naïveté, de nous exaspérer devant tant d'illusions.

\*

\*\*

Voyons tout d'abord en quels termes s'est présenté le débat sur le freudo-marxisme en Allemagne, à l'aide des textes qui en sont parvenus en français, toujours durant les années trente.

Dans *Unter der Banner des Marxismus [Sous la bannière du marxisme]*, Wilhelm Reich publie, en octobre 1929, un important article sur « Matérialisme dialectique et psychanalyse » où il définit le rôle de la psychanalyse comme science de l'individu, auxiliaire de la sociologie;

*La psychanalyse peut découvrir les motifs irrationnels qui poussent une nature de chef à rallier le socialisme plutôt que le nationalisme, ou inversement, elle peut également discerner l'influence des idéologies sociales sur le développement psychique de l'individu (p. 146).*

Ecartant les déviations idéalistes de la psychanalyse, il montre que celle-ci s'inscrit dans un cadre matérialiste dialectique puisqu'elle part d'une base organique, la libido, pour étudier la superstructure, c'est-à-dire le fonctionnement psychique du désir, soumis au principe de réalité, autrement dit aux contraintes sociales dans le monde actuel. La théorie de l'inconscient et du refoulement est organiquement liée à la société. Tandis que la sociologie marxiste est incapable d'expliquer le mécanisme par lequel l'idéologie sociale agit sur l'individu, la psychanalyse peut y répondre en analysant les rapports familiaux. En effet, la manière dont l'enfant réagit au complexe d'Œdipe est indirectement conditionnée par la cellule familiale et l'idéologie sociale qui dépend, en dernier ressort, de la structure économique de la société. Rappelant les principes essentiels du matérialisme dialectique: la nature dialectique de la matière, l'unité des contraires, la négation de la négation..., il établit le caractère dialectique des phénomènes mentaux mis en évidence par la psychanalyse, tels que l'ambivalence du sentiment, la sémiologie des névroses: « La psychanalyse peut donc entièrement confirmer la thèse de Marx d'après laquelle c'est bien l'existence sociale qui détermine la "conscience", c'est-à-dire les représentations, buts et instincts, idéologies sociales, etc., et non le contraire » (p. 175). Etayant son analyse par sa pratique médicale, il montre que c'est la société, par l'intermédiaire de la famille, qui détermine le développement de l'Œdipe. Ce qui l'amène à conclure:

*" la psychanalyse, grâce à sa méthode - qui lui permet de découvrir les racines instinctives de l'activité sociale de l'individu - et grâce à sa théorie dialectique des instincts, est appelée à éclairer dans le détailles répercussions psychiques des rapports sociaux de production, c'est-à-dire à expliquer la formation des idéologies « dans la tête*

*humaine ». Entre ces deux extrêmes: la structure économique de la société et la superstructure idéologique, dont la conception matérialiste de l'histoire a défini dans l'ensemble les relations causales, la conception psychanalytique de la psychologie de l'homme social insère une série de chaînons intermédiaires {oo.] par là, la psychanalyse s'insère rationnellement dans la conception matérialiste de l'histoire en un point tout à fait déterminé: au point où commencent les problèmes psychologiques, ces problèmes évoqués par Marx dans la phrase où il dit que le mode d'existence matérielle se transforme en idées dans le cerveau humain. Le processus de la libido dans le développement social est par conséquent secondaire, il dépend de ce développement social, tout en y intervenant d'une façon décisive, la libido sublimée devenant force de travail et force productive (pp. 181-182).*

S'appuyant sur les études menées par Malinowski dans les sociétés primitives, il historicise le complexe d'Œdipe, qui varie selon la structure sociale et qui, pour lui, est appelé à disparaître dans la société socialiste, en même temps que la famille patriarcale. Se posant en disciple fidèle de Freud, il critique Jung, Adler et Rank, et considère que la méthode à laquelle il adhère n'a d'avenir que dans le socialisme. En somme, la psychanalyse n'est ni une métaphysique, ni une conception du monde. Elle joue, sur le plan de l'individu, le même rôle que le marxisme sur le plan social, mais « elle ne peut atteindre à l'efficacité *qu'après l'achèvement de la révolution sociale* » (p. 191). Elle aura alors pour mission d'explorer l'histoire de l'humanité primitive, d'établir une économie libidinale ordonnée, d'intervenir dans l'éducation des enfants.

Cet essai suscite aussitôt deux réactions, de la part des marxistes d'abord, des psychanalystes ensuite.

Dans la même revue [*Sous la bannière du marxisme*] Sapir, traitant de «Freudisme, sociologie, psychologie<sup>5</sup>», félicite Reich de regarder sa discipline comme une science auxiliaire du marxisme, sur le plan individuel, et de revenir aux données fondamentales de la psychanalyse, mais il considère que la déviation, le passage de la psychologie individuelle à la sociologie provient de Freud lui-même, et que Reich procède au même glissement. Ainsi, quand il parle de la « tête » de l'individu, il pense à celle de la collectivité humaine et il identifie la base, les forces productives, à la superstructure, l'idéologie. Il lui reproche surtout « d'intégrer le freudisme dans la théorie du matérialisme historique » (p. 199), ce qui procéderait d'une contradiction interne ou bien d'une erreur flagrante. Certes, il faut mener l'étude psychologique des classes sociales, distincte de la psychologie sociale, laquelle ne saurait se contenter d'additionner des individus isolés. Seules comptent, dit-il, « les actions individuelles en rapport objectif avec la lutte des classes » (p. 209) ; et de trancher:

*Le facteur psychologique individuel joue un rôle subalterne dans les processus psycho-sociaux, subordonnés de leur côté à d'autres forces plus puissantes (économiques) du développement historique. On pourrait donc dire que la psychologie individuelle est subordonnée au second degré par rapport à ces dernières (p. 212).*

De ce fait, Reich accorderait trop d'importance aux éléments biologiques, source des instincts; il surévaluerait l'aspect symbolique des processus humains et procéderait plus par analogie que par une démonstration pratique. L'instinct sexuel se manifeste de différentes façons dans la vie sociale :

*Mais il faut bien dire que ces phénomènes ont une importance très secondaire comparativement aux problèmes capitaux du développement social (rapports économiques, transformation des idéologies, etc.). Ils sont en général les symptômes des courants sociaux qui sont à la base des idéologies, ils n'en sont pas les causes (p. 217).*

En clair, cela signifie que Reich se trompe du tout au tout quand il prétend incorporer la psychanalyse au marxisme. Celle-ci n'est « nullement fondée à jouer le rôle de critique suprême de la culture bourgeoise » (p. 221) et la formule freudienne selon laquelle « la culture crée le refoulement et le refoulement crée la culture », est absolument inutilisable au regard du marxiste, car elle conduit à l'idéalisme, omettant de se référer à l'action sociale de la conscience. Elle ne peut éluder la « conscience de classe ». En somme, le freudo-marxisme est inconcevable:

*Si la prétention de la psychanalyse, en tant que doctrine psychologique individuelle, de « s'incorporer » à la sociologie est sans contredit injustifiée, à plus forte raison sa tentative de dénaturer nos conceptions éprouvées et vérifiées sur la marche réelle du développement est-elle intolérable (p. 225).*

Pour aller au bout de la réfutation des thèses de l'auteur de *la Crise sexuelle*, il faut montrer que, même en tant que doctrine psychologique individuelle, la psychanalyse n'a rien de matérialiste dialectique. Encore une fois, Reich développe des analogies, non des démonstrations. Il lui faudrait tenir compte du système dans son ensemble, et non de tel ou tel élément partiel. La théorie freudienne des instincts considère la libido comme un facteur déterminant alors que les phénomènes sociaux sont primordiaux. La psychanalyse est étrangère à la conception dialectique du développement de la personnalité. Elle réduit par trop le facteur social, économique, ou encore la part du conscient.

En résumé, au nom du marxisme, Sapir rejette le freudo-marxisme et, plus généralement, la psychanalyse qui, malgré ses apports incontestables,

biologise à l'extrême l'individu en négligeant la dimension sociale des phénomènes, exagère le retentissement dans la sociologie des lois psychologiques individuelles, et se prend pour un « système » complet, dialectique, alors qu'elle relève d'une vision idéaliste des phénomènes sociaux et historiques.

Du côté des psychanalystes, Erich Fromm approuve dans l'ensemble la démarche de Reich, mais il postule une dimension sociale pour sa discipline, alors que ce dernier la cantonnait à l'individu. « La psychanalyse est une psychologie matérialiste et scientifique » déclare-t-il d'emblée dans l'article « Tâche et méthode d'une psychologie sociale analytique »<sup>6</sup>. Partant, à l'instar de Reich, des pulsions biologiques et précisant l'articulation des différents concepts mis au jour par Freud, il soutient que la psychanalyse est une méthode, essentiellement historique: « elle exige que *la structure pulsionnelle soit comprise à partir du destin d'une existence* » (p. 43). Il montre que les pulsions sexuelles s'adaptent, se soumettent aux données sociales, de telle sorte qu'une psycho-sociologie analytique est concevable, passant de l'étude de l'individu à celle des fondements cachés des comportements irrationnels des groupes sociaux.

Selon lui, psychanalyse et matérialisme historique ont la même fonction: mettre en évidence les forces cachées qui régissent les comportements humains. Freud n'a jamais considéré que l'homme socialisé, dans sa réalité sociale. Ce qui le conduit à formuler ainsi l'objectif de sa méthode, en renversant la pratique habituelle de ses confrères:

*La psycho-sociologie analytique, c'est donc comprendre la structure pulsionnelle d'un groupe, son attitude libidinale inconsciente, dans une large mesure à partir de sa structure socio-économique (p. 51).*

Il s'en justifie en considérant que la famille est l'agent psychologique de la société, et que sa structure et sa fonction dépendent des conditions historiques: ainsi le complexe d'Œdipe n'est ni absolu, ni universel. Une bonne intégration de la psychanalyse à la psychologie sociale devrait aboutir à des résultats irréfutables, à condition de suivre la méthode:

*Les phénomènes psycho-sociologiques doivent être compris comme des processus d'adaptation active et passive de l'appareil pulsionnel à la situation économique et sociale. L'appareil pulsionnel lui-même est donné biologiquement, sous la forme de certaines bases, mais il est dans une large mesure susceptible d'être modifié; les conditions économiques jouent le rôle de facteur qui le modèlent de façon primaire. La famille est l'intermédiaire le plus essentiel à travers lequel la situation économique exerce sur la psyché de l'individu son action de modelage. La psychologie sociale a à expliquer les attitudes psychologiques et les idéologies collectives socialement significatives,*

*et tout particulièrement leurs racines inconscientes, à partir de l'influence des conditions économiques sur les appétences libidinales (pp. 58-59).*

Discutant certaines extrapolations du marxisme sur l'instinct de profit, il en démonte l'origine libérale. En vérité, le marxisme fait porter principalement son analyse sur l'instinct de conservation, mais il n'ignore pas l'instinct sexuel. Ainsi, la psychanalyse est capable de déterminer l'origine narcissique de la notion de profit; elle est susceptible d'enrichir le matérialisme historique par une connaissance approfondie des facteurs humains intervenant dans le processus social (p. 67). Elle est même la seule à fournir une psychologie utilisable par le marxisme en ce sens qu'elle montre comment la base économique est transformée en passant par l'appareil des pulsions. Elle éclaire le fonctionnement de l'idéologie en montrant la base psychologique d'une structure libidinale, ses conditions de possibilité, de développement. En conclusion:

*La psychologie analytique trouve évidemment sa place à l'intérieur du matérialisme historique. Elle examine l'un des facteurs naturels opérant dans le rapport société-nature: l'univers pulsionnel de l'homme et le rôle actif et passif qu'il joue à l'intérieur du processus social. Par là-même elle étudie ainsi un facteur décisif, intermédiaire entre la base économique et la formation de l'idéologie. La psychologie sociale analytique rend ainsi possible la compréhension intégrale des superstructures idéologiques à partir du processus qui se déroule entre la société et la nature (p. 80).*

La méthode est donc celle de la psychanalyse freudienne, la tâche est d'expliquer la fonction de la libido dans la formation des idéologies. C'est dire combien les objectifs de Reich paraissent timides au regard des ambitions théoriques de Fromm.

Le premier a répondu à ses objecteurs quatre ans après, dans la préface - et dans un additif à cette préface - de la seconde édition de *la Crise sexuelle*, alors qu'il était en exil au Danemark, exclu à la fois du Parti communiste et de l'Association internationale de psychanalyse '.

Partant de la récente conquête de l'Abyssinie par le fascisme italien, il s'interroge sur la véritable nature du mal social, sur la psychologie des masses. Il résume la théorie freudienne de l'économie sexuelle, conçue comme une interaction réciproque de l'idéologie sociale et de la structure psychique individuelle. Le noyau de la structure psychique est d'ordre sexuel ; le processus culturel est déterminé par les besoins sexuels auxquels s'opposent le moralisme social et le mysticisme religieux. Mais, dit-il à propos du marxisme, « si éclatante et révolutionnaire que fût la découverte des lois de l'économie capitaliste, elle ne suffit pas à résoudre les problèmes

de l'autorité» (p. 36). D'ailleurs l'évolution récente de l'Union soviétique révèle le conflit entre l'idéologie et la réalité: si les besoins sexuels étaient satisfaits, les lois ne seraient pas nécessaires, et l'on devrait assister au dépérissement de la moralité coercitive comme, selon Lénine, à celui de l'Etat. Pour lui, il n'existe pas de sexualité « absolue » : « les pulsions se développent, se transforment et dégénèrent », écrit-il. Dès lors que la seconde partie de son livre expose l'étouffement de la révolution sexuelle en U.R.S.S., il se contente de répondre sur le plan théorique aux objections de Sapir (lui-même condamné pour « idéalisme » par le Parti). Résumons à grands traits: la psychanalyse est le noyau d'une psychologie matérialiste-dialectique. sa méthode, il le concède, mène parfois à l'idéalisme, mais la sociologie a besoin d'une psychologie. Or la psychanalyse intervient comme explication des relations entre la structure économique de la société et sa superstructure idéologique, le processus de la libido étant secondaire et dépendant du développement social. La « conscience de classe » ne peut être analysée par la psychanalyse, mais bien les entraves irrationnelles à son développement.

S'en prenant ensuite à Fromm, il considère que celui-ci ouvre la porte à tous les abus quand il dit que la psychanalyse peut énoncer des vérités essentielles sur les raisons profondes du comportement social: elle ne peut se prononcer que sur les effets des phénomènes collectifs, non sur leurs causes socio-économiques:

*Il s'agit que le capitalisme ne soit pas expliqué par la structure sadique-anale des hommes, mais celle-ci par l'ordre sexuel du patriarcat. Et la société n'est pas seulement composée d'individus singuliers (une foule par exemple), mais d'une multitude d'individus qui sont déterminés dans leur vie et leur pensée précisément par des rapports de production totalement indépendants de leur volonté et aussi de leurs pulsions qui les relient entre eux et agissent sur eux: quoique de telle sorte que les rapports de production modifient précisément la structure pulsionnelle aux points décisifs... (Additif, pp. 27-28).*

La psychanalyse peut exactement expliquer les dessous et les raisons profondes des comportements, mettre en évidence les chaînons intermédiaires entre la base et la superstructure «dans la représentation psychique» des individus. Reich refuse cependant d'appliquer cette méthode aux réalités sociales (comme le souhaite Fromm) car il s'agit là de domaines aussi différents que la chimie et la physique, car, encore, la société n'a pas de psyché. En somme, il s'en tient à son exposé initial, refusant d'employer la psychanalyse à l'étude des problèmes socio-politiques, l'expérience lui montrant que chaque fois qu'on a voulu le faire, c'était dans un sens réactionnaire.



\*

\*\*

Comment les surréalistes ont-ils perçu ce débat? Qu'en savaient-ils exactement? Probablement plus qu'on ne croit aujourd'hui, où il est de bon ton de penser que ces artistes ne se référaient à Marx et à Freud que par métaphore; et certainement moins qu'il n'aurait fallu dans le contexte de l'époque, en raison de l'hostilité de principe affichée par les tenants de chacune de ces méthodes. Dès novembre 1933, Georges Politzer déclarait dans *Commune*, la revue de l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires (A.E.A.R.) à laquelle les surréalistes étaient encore censés appartenir: «Nous avons connu d'abord le freudo-marxisme délirant des *surréalistes*, d'André Breton en particulier<sup>8</sup>. » Celui qui allait devenir le philosophe officiel du Parti Communiste s'attaquait plus précisément à un article de Jean Audard publié par les *Cahiers du Sud* en septembre précédent: « Du caractère matérialiste de la psychanalyse ».

Reprenant, sans l'indiquer, les thèses de Reich, Jean Audard montre que la psychanalyse s'attache à l'être, dont le primat est la matière:

*Toute la dialectique du principe du plaisir et du principe de réalité, du refoulement, de la sublimation et des névroses, confirme la thèse marxiste selon laquelle la pensée est déterminée par l'être<sup>9</sup>.*

Ce lui est l'occasion de répliquer à un article d'un certain Stoliarov, paru dans *Littérature de la révolution mondiale*, soutenant que la psychanalyse n'est pas une science, parce qu'elle n'est pas mesurable, et qu'elle est encore moins matérialiste. Or, selon Audard, la science n'est pas nécessairement mesurable, il lui suffit de dégager des lois. Le freudisme n'est pas plus un «psychologisme absolu» que le darwinisme dont se réclame le marxisme n'est un « physiologisme absolu ». Ainsi la *libido* dépend du psycho-physiologique, et, pour Freud, l'individu ne se comprend pas sans l'action de la société. La psychanalyse résiste aux attaques de la bourgeoisie, et il est clair, contre les marxistes de Moscou, qu'il n'y aura «pas de matérialisme complet sans psychanalyse» (p. 527). Propos auxquels Politzer réplique vertement dans l'article mentionné: « Un faux contre-révolutionnaire: le "freudo-marxisme" ». A grand renfort de citations de Lénine, empruntées à *Matérialisme et Empirio-criticisme*, il démontre que la psychanalyse n'est qu'un idéalisme remis au goût du jour, expression d'une philosophie bourgeoise. Selon lui, Jean Audard réduit le matérialisme au déterminisme darwinien afin de mieux y inscrire Freud, mais cette conception n'est encore qu'une falsification idéaliste (p. 294). La « mystification » freudo-marxiste s'explique par la vogue de la psychanalyse, qu'il considère comme un système philosophique, et même une métaphysique, dont les principes de réalité et de plaisir ne sont que des abstractions. En somme, cette doctrine n'est qu'un « énergétisme libidi-

neux » (p. 300). Quant à la sociologie psychanalytique (dont on a vu qu'elle était récusée par Reich), elle est aussi idéaliste, absolument opposée au matérialisme, voilant la lutte des classes par le concept de libido. En conséquence, par son caractère anti-matérialiste, la psychanalyse ne saurait compléter le marxisme :

*Le freudisme n'est donc pas une doctrine matérialiste, mais idéaliste. Ce n'est qu'à l'aide de toutes sortes de falsifications du matérialisme qu'on peut lui attribuer un caractère matérialiste. C'est précisément pour cette raison que le freudo-marxisme n'est qu'une tentative de falsification du marxisme (p. 303).*

Cependant, Politzer est encore loin de représenter la position unanime du Parti. Il est piquant d'observer que la même livraison de *Commune* contient, à la suite du sien, un article faisant l'éloge, à quelques réserves près, de l'ouvrage d'Allendy, *Capitalisme et Sexualité* (Denoël et Steele, 1933), dont les considérations spiritualistes et racistes sont, à mon avis, rien moins que marxistes, et que la quatrième de couverture contient une publicité pour la publication de *la Crise sexuelle* aux Editions sociales internationales, d'obédience communiste!

Le premier surréaliste qui se soit intéressé au rapprochement de la psychanalyse et du marxisme (sans pourtant utiliser la locution « freudo-marxisme, comme je l'ai déjà fait observer ci-dessus) est René Crevel, dans la quatrième livraison (décembre 1931) du *Surréalisme au service de la Révolution*. Il réagit à un compte rendu, publié dans la *Revue de psychanalyse*, contre ce qu'il nomme « le patriotisme de l'inconscient », qui, détournant la méthode et la pensée de Freud, en vient à supposer que les conflits psychiques varieraient selon les races. C'est alors que Marx et Freud se rencontrent conjointement sous sa plume:

*Que Marx, dans une définition de l'essence humaine, ait fait place à l'ensemble des rapports sociaux et Freud prouvé que la dite essence ne saurait, en aucun cas, se réduire à la conscience qui en est prise, à l'idée qu'en fabriquent les plaquages de la raison sur des observations plus ou moins justes, pareils coups de point au beau milieu de l'estomac permettent de lire derrière la transparence des masques, à même les grimaces sophistiquées, la peur des tripotées à venir <sup>10</sup>.*

Dans la suite de l'article, il allègue à la fois la dialectique matérialiste et la psychanalyse comme un moyen de mieux comprendre le réel dans son intégralité, et, pour terminer, il cite la célèbre définition initiale du *Manifeste du surréalisme*, faisant porter toute son attention, n'en doutons pas, sur « le fonctionnement réel de la pensée ».

S'il rapproche, pour la plus grande peur des bien-pensants, la

psychanalyse du marxisme, il n'entre pas pour autant dans la discussion du freudo-marxisme. Reprenant ce texte dans *le Clavecin de Diderot* (1932), il l'expurge de ses scories, mais le prolonge par une mise en cause du livre du D'Allendy, *Capitalisme et Sexualité*, demandant à son auteur ce que pourrait bien devenir sa psychanalyse, où la cure exige des sacrifices financiers, dans un contexte socialiste. Deux ans après, ses « Notes en vue d'une psycho-dialectique », publiées dans la même revue, semblent faire écho, de très loin, au débat berlinois.

*Texte sûrement confus, maladroit, ampoulé, où Crevel est pourtant un des premiers à tenter l'impossible réconciliation du marxisme et de la psychanalyse qui obsèdera la gauche radicale jusqu'à ces dernières années. Et il faut le souligner: même à partir de ces réflexions critiques sur l'individualisme et le capitalisme européen, la plupart du temps formulées en pure langue de bois, Crevel invente là en quelque sorte la problématique qui va dominer la vie intellectuelle d'une bonne part de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Mais autant le dire tout de suite, Crevel n'est pas très doué pour la théorie, du moins dans la forme pseudo-objective que nous lui connaissons. Crevel n'est même pas doué du tout pour ces abstractions sentencieuses qui n'ont cessé d'alourdir la pensée révolutionnaire depuis cinquante ans, la paralysant peu à peu. Et c'est autant notre chance que notre malheur,*

déclare sa présentatrice, Annie Lebrun, à ce propos. Observons, à la décharge de Crevel, qu'il s'agit seulement de notes, donc d'une pensée embryonnaire, rendant compte de plusieurs ouvrages, plutôt que d'un exposé théorique rigoureusement construit. De cet ensemble ardu et souvent diffus, je ne retiendrai que ce qui concerne mon dessein. Pour Crevel, le matérialisme dialectique exprime un retour à la vie, au concret, au mouvement, de même que la psychanalyse, malheureusement transformée en mécanisme abstrait par la faute des analystes idéalistes. C'est alors qu'il lance cet appel: « Le conscient, thèse. L'inconscient, antithèse. A quant la synthèse <sup>12</sup> ? » Il considère que Freud, dans *l'Avenir d'une illusion*, s'est fourvoyé dans une interprétation de type religieux des phénomènes sociaux, et qu'il est dépourvu de toute culture marxiste, voire dialectique. Seuls des jeunes, comme Lacan, dont il résume la thèse, pourraient faire rendre à la psychanalyse tout ce qu'on attendait d'elle, en situant les conflits individuels dans leur cadre social. Réciproquement, « la science matérialiste, pour sa psycho dialectique, a besoin de monographies détaillées, précises, complètes <sup>13</sup>. » Reich n'aurait pas parlé autrement. En somme, le cas Aimée dont traite le jeune médecin ne procède pas de la génération spontanée. Il résulte d'une interaction entre l'individu et la société, selon la loi de réciprocité universelle posée par le matérialisme dialectique.

Cela conduit Crevel, quelques mois après, à souligner encore plus

clairement l'intégration nécessaire de la psychanalyse dans le cadre marxiste:

*Machine à réprimer et à comprimer, au sein des contradictions inconciliables, l'Etat, dans et par ses mesures les plus générales, jamais ne cesse d'être le responsable des refoulements les plus particuliers. Donc, réciproquement, rendre compte du particulier, ce sera dénoncer le général. Du fait, du seul fait qu'elle explique l'Individu actuel, la psychanalyse est un réquisitoire contre la société actuelle, la société capitaliste qui, en refusant à l'immense majorité des individus des conditions acceptables de vie matérielle, leur interdit le libre épanouissement de la vie psychique* <sup>14</sup>.

Dans la même livraison, Pierre Yoyotte, l'un des Antillais de *Légitime Défense*, rallié au surréalisme, cerne « la signification anti-fasciste » du Mouvement, en des termes voisins, que l'on peut à bon droit qualifier de freudo-marxistes. Il explique le triomphe du fascisme, en Allemagne et en Italie, par la conjonction de la misère économique et de la misère affective pesant sur les « masses moyennes ». La privation du désir et du sentiment, organisée par la société capitaliste, l'église et la famille, entraîne le refoulement, l'ignorance, favorables au fascisme. Or, « la propagande communiste, uniquement fondée sur les enseignements marxistes, n'a nullement compris, dénoncé et combattu l'importance politique des sentiments collectifs <sup>15</sup> » puisqu'elle ne traite que de l'exploitation économique. La tâche du surréalisme est, en conséquence, de discréditer l'exaltation collective de caractère fasciste, de supprimer le divorce entre le sentimental et l'économique, sans oublier la nature ambivalente de l'individu. L'unité morale du surréalisme, exposée dans des ouvrages tels que *les Vases communicants* de Breton, *la Femme visible* de Dalí, vise à accélérer le changement de la structure économique en même temps qu'il faut en finir avec le christianisme et ses dérivés.

La réflexion, à partir des essais des théoriciens marxistes et freudiens, entraîne les surréalistes à postuler une application de la psychanalyse aux phénomènes psychiques collectifs, en utilisant les outils fournis par le matérialisme dialectique. Mais c'est chez les poètes que René Crevel, comme Pierre Yoyotte, trouve la conjonction de « l'amour, la poésie, la science, la révolution ». Particulièrement dans le dernier recueil d'Eluard, *La Rose publique*, où « Conscient et inconscient ne se regardent plus comme chiens de faïence avec des yeux d'antinomie <sup>16</sup> », où s'exprime l'espoir de surmonter la misère morale, issue de la misère matérielle, et dans *les Vases communicants* d'André Breton, montrant la réciprocité, c'est-à-dire l'unité dialectique de l'individu et de l'univers.

En vérité, le cheminement intellectuel de Breton sur cette voie est strictement contemporain de celui de Crevel. Immédiatement à la suite de

son article sur « Le patriotisme de l'inconscient », dans *le S.A.S.D.L.R.* n° 4, se trouve un extrait des *Vases communicants*, intitulé « Réserves quant à la signification historique des investigations sur le rêve », où le premier reproche aux théoriciens marxistes, parmi d'autres, de n'avoir pas porté leur attention sur les phénomènes oniriques, tandis que le moniste Freud est accusé de dualisme, dans la mesure où il oppose la « réalité psychique » et la « réalité matérielle ».

C'est dans la troisième partie du recueil, composée durant l'été 1932, que Breton justifie sa recherche de conciliation des thèses de Marx et de Freud. Prenant acte de la révolution soviétique et des frontières qui en résultent avec le reste du monde capitaliste, il conteste la thèse stalinienne du socialisme dans un seul pays. D'ailleurs la révolution qu'il salue ne saurait résoudre tous les problèmes: le conflit entre la théorie et la pratique, la nature subjective de l'homme opposée à la conservation de l'espèce, le caractère inaliénable de ses désirs, incapables de se conformer à un objectif unique :

*Ainsi parvenons-nous à concevoir une attitude synthétique dans laquelle se trouvent conciliés le besoin de transformer radicalement le monde et celui de l'interpréter le plus complètement possible* 17.

Marx et Rimbaud se rencontrent dans cette formule, mais Freud n'est pas loin, d'abord parce qu'il faut parvenir à comprendre certains actes individuels, tels le suicide de révolutionnaires comme Essenine et Maïakovski, dont on sait le retentissement affectif qu'ils ont produit chez lui, et, par là-même, approfondir l'étude de l'homme, dans toutes ses dimensions, conscient et inconscient. En effet:

*Toute erreur dans l'interprétation de l'homme entraîne une erreur dans l'interprétation de l'univers: elle est, par suite, un obstacle à sa transformation (p. 152).*

Au demeurant, les exemples allégués, justement parce qu'ils se sont produits en Union soviétique, prouvent la nécessité d'approfondir la connaissance humaine après comme avant la révolution, et de tenir compte de tous les acquis antérieurs. C'est pourquoi il s'élève vigoureusement contre:

*L'escamotage passablement malhonnête de ce qu'il peut y avoir de plus précieux du seul point de vue matérialiste dans des découvertes comme celle de Freud, le refus pratique de discussion de toute espèce de thèse un peu insolite (p. 159).*

Le caractère matérialiste dialectique de la démarche freudienne n'est pas établi, comme chez Reich et Fromm, mais le fait qu'il puisse être allégué montre que Breton, comme Crevel, a entendu parler des recherches en ce sens. Cela le conduit à justifier la position des surréalistes qui ont quitté le Parti communiste pour conserver leur esprit critique et œuvrer à la mise au jour de ce « tissu capillaire » de l'esprit, échangeur entre la veille et le sommeil. Si la révolution sociale doit triompher dans l'ensemble du monde, il ne fait pas de doute, à ses yeux, qu'elle ne saurait marquer la fin de l'histoire. En d'autres termes, il faudra toujours analyser « le mal sacré », le sentiment (qui lui-même se modifie en fonction de la société), et se servir du rêve pour sonder la nature profonde de l'individu. « L'essence générale de la subjectivité, cet immense terrain et le plus riche de tous est laissé en friche », s'exclame-t-il (p. 166) ! Ce qui le conduit à s'en remettre aux poètes pour cette fonction de connaissance: « Le poète à venir surmontera l'idée déprimante du divorce irréparable de l'action et du rêve » (p. 170).

Le glissement est notable: tandis que Crevel en appelle aux jeunes savants pour comprendre les comportements normaux ou pathologiques, dans leur contexte social, Breton se tourne vers les poètes futurs, ceux qui assureront la connaissance synthétique du réel objectif et de la subjectivité individuelle ou collective. Mais il appartient à un membre du mouvement surréaliste, Tristan Tzara, d'essayer de répondre à cette double postulation simultanée par ce qu'il nomme un « rêve expérimental », avec *Grains et Issues*<sup>18</sup>.

Dès son « Essai sur la situation de la poésie », en 1931, Tzara avait élaboré une histoire de la poésie, des temps primitifs à nos jours, dans une perspective usant conjointement de l'analyse matérialiste dialectique et de la psychanalyse, la distinction (jungienne) du penser non-dirigé (thèse) et du penser dirigé (antithèse) produisant une synthèse apte à qualifier la poésie dada et surréaliste. Désormais, dans *Grains et Issues*, dont la première partie paraît dans *le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 6, 1933, le rêve éveillé et, en quelque sorte, dirigé, donne lieu à un récit gorgé de son propre commentaire, ensuite développé dans des notes, de caractère plus nettement théorique. Le vocabulaire, la méthode marxiste investissent la psychanalyse pour expliquer, interpréter les propos du rêveur. Ainsi le « rêve expérimental » est conçu comme un mouvement dialectique tressant une trame logique et son débordement lyrique en vue de la connaissance des mécanismes mentaux. On assiste, comme dans un laboratoire, à l'interaction du penser dirigé, logique, autrement dit la structure, et du penser non-dirigé, hypologique, considéré comme la superstructure. Dans le détail, ce processus conduit à l'élaboration d'une utopie, illustrant la résolution des contraires, où les rêves ne seront plus l'expression inconsciente des désirs, puisqu'eux-mêmes seront réalisés dans la vie diurne. Mais, en vertu de la négation de la négation, ces désirs seront en

perpétuelle transformation. De même, «la réduction des monstrueux antagonismes entre l'individu moderne et la société» (p. 47), sous entendu dans le régime socialiste, produira l'humour, cet autre nom de la poésie. Le raisonnement s'appuie sur des considérations identiques à celles du freudo-marxisme, même s'il n'en porte pas le nom. En effet, Tzara considère que l'angoisse de vivre dans la société actuelle, provenant des contraintes économiques et idéologiques, a toujours existé, dans les sociétés primitives par exemple, et qu'il subsistera, sous une forme transformée, dans la société révolutionnaire. Allant plus loin que Freud et même Reich, il suppose que cette angoisse provient d'un complexe de castration collectif. Certes, la société n'est pas un tout unique, comparable à un organisme vivant; mais la vie psychique des individus étant déterminée par les rapports sociaux, on peut concevoir qu'elle est la même pour tous, le capitalisme agissant sur le prolétariat, et réciproquement: «De là un sentiment d'ambivalence sociale qui explique certaines tendances de faiblesse des révolutionnaires et certaines complaisances envers ceux-ci de la part de la bourgeoisie» (p. 107). Reprenant l'exemple des sociétés primitives, qu'il connaît particulièrement bien en raison de son intérêt pour leur art, Tzara affirme que le désir du retour au sein maternel s'y trouvait combattu par le traumatisme de la naissance, ce conflit étant dépassé par les mythes, issus des rêves. Il faudrait revenir à ces rêves, à l'état brut, pour comprendre la mentalité des peuples en question, or l'interprète est limité par sa propre conscience de l'état de veille. La solution ne pourra venir que d'une application du penser non-dirigé, en d'autres termes d'un poète !

Autre exemple: la guerre. Elle relève de l'explication par le matérialisme historique. mais celui-ci ne suffit pas à rendre compte de son retentissement sur l'individu. Il faut donc recourir à la psychanalyse pour comprendre les divers états de réceptivité des peuples à son endroit. Le freudo-marxisme est explicitement écarté, comme on l'a vu ci-dessus, mais Tzara souligne bien la part d'irrationnel que comporte toute conflagration, que n'épuise pas l'explication marxiste. Dans le prolongement de cette réflexion, une note rajoutée sur les ultimes épreuves élargit le débat à la lutte des classes qui, selon lui, ne saurait faire abstraction de l'activité artistique, chacune agissant sur l'autre:

*Il serait faux de croire qu'un cantonnement sévère de leurs sphères phénoménales dans leurs limites propres rejette chacune de ces activités sur un but défini et distinct, car, la connaissance étant leur unique but, les problèmes qu'elles posent, malgré leurs moyens d'expression différents, seront essentiellement les mêmes. [...] En d'autres termes: il n'est pas nécessaire de renoncer à la poésie pour agir comme révolutionnaire sur le plan social, mais être révolutionnaire est une nécessité inhérente à la condition du poète (p. 137).*

A partir de ces considérations, Tzara prendra ses distances avec le surréalisme, qu'il estime vouloir ériger la poésie comme fin en soi. Et de conclure son ouvrage sur un avertissement auquel les révolutionnaires de tous bords auraient bien fait de réfléchir. Il concerne les perversions et cette angoisse de vivre si familière à l'auteur de *l'Homme approximatif*:

*Cette soi-disant santé morale, qui n'a trait qu'au refoulement des désirs, requise par les révolutionnaires de nos jours, est un des plus maussades héritages des principes de puritanisme et d'hypocrisie qui animent l'éthique bourgeoise. f...f Quoique toute douleur morale puisse être ramenée à un système de coordonnées sociales, on a trop vite oublié dans les remous de la bataille qu'à travers un nouvel ordre économique, c'est l'homme et sa libération qui en restent l'enjeu et le but, il serait donc vain et dangereux qu'au lieu de combattre la société actuelle tout en préparant la culture à venir sur le solide terrain de l'économie psychique, l'on s'attaque à un système général de choses en ignorant cette misère morale qui, trop profondément ancrée en l'homme pour qu'elle disparaisse par une trop simple incantation de mots d'ordre, détermine néanmoins, en tout état de cause et au plus haut degré de violence, la composante affective de la volonté de changer radicalement le monde (p. 145).*

Une enquête, publiée par la revue belge *Documents* 35, devenue mensuelle, demandait si une théorie matérialiste de la personnalité, tenant compte des travaux des psychologues contemporains (entendez psychanalystes) était concevable. La réponse de Jean Audard, résumant ses articles des deux années antérieures, parus dans la même revue, posait, nul ne s'en étonnera, que marxisme et freudisme sont compatibles, tandis que Freud lui-même indiquait: « Ce que signifie matérialisme dialectique ne m'est pas clair » et qu'Henri Lefebvre considérait la méthode dialectique comme seule capable de répondre aux problèmes psychologiques actuels, car « le freudisme comporte une méthode remarquable et une métaphysique absurde<sup>19</sup> ». Trois mois plus tard, sitôt après le Premier Congrès International des Ecrivains, à Paris, qui vit l'éviction des surréalistes de l'A.E.A.R., Marcel Lecomte et E.L.T. Mesens retraçaient, sous le titre « Mouvement de pensée dans la révolution », les différentes étapes qui avaient conduit le surréalisme à vouloir enrichir le matérialisme, à s'opposer au réalisme socialiste, tout en se plaçant au service de la révolution. « Matérialistes, déclarent-ils, nous n'avons pas le droit de nous détourner bénévolement [*sic*] de la psychanalyse et des découvertes qui s'appuient sur elle<sup>20</sup>. » Ils étayent leur argumentation au moyen de deux textes. Le premier est une longue citation de *Grains et Issues*, empruntée à la note II sur « la réduction des monstrueux antagonismes entre l'individu et la société moderne ». Le second reprend l'analyse des *Vases communi-*



*cants* donnée par le communiste Tchécoslovaque Zavis Kalandra, publiée en français par Breton dans *Position politique du surréalisme*. Ignorant que Tzara s'était éloigné définitivement du Surréalisme, et que Kalandra allait être exclu du parti communiste dans le courant de l'année, ils annonçaient une prise de conscience définitive...

\*

\*\*

Au terme de cet examen, il apparaît que le surréalisme a effectivement, durant quatre ou cinq ans, rencontré la problématique du freudo-marxisme en cherchant moins, pour sa part, à ratifier les propos de tel ou tel théoricien qu'à définir, à partir de sa propre pratique, les points de rencontre entre ces deux systèmes de pensée, notamment sur les rapports de l'inconscient, individuel ou collectif, avec la base socio-économique, sur le devenir des forces désirantes dans la société sans classes. C'est l'un des points qui ont déterminé André Breton à s'éloigner d'un Parti communiste hégémonique et sectaire, tandis qu'à l'inverse deux de ses compagnons, Crevel et Tzara, se détachaient de lui pour se rallier à la seule institution représentant, à leurs yeux, les aspirations révolutionnaires du prolétariat.

Tous trois connaissaient l'allemand et pouvaient, de ce fait, s'informer directement du débat sur le freudo-marxisme engagé à Berlin avant l'accession d'Hitler au pouvoir. Il est douteux que Breton, rebelle aux langues étrangères, ait lu les textes publiés outre-Rhin sur le sujet, et ses propres écrits n'en laissent rien paraître. Crevel a très probablement été mis au courant des controverses suscitées à ce sujet par son ami Klaus Mann, mais il n'y fait pas allusion dans sa correspondance intime. Seul Tzara y fait référence, à une occasion, sans s'appuyer sur une pièce du débat en particulier. Alors que l'essai de Reich sur *la Crise sexuelle* est disponible en français lorsqu'il donne le bon à tirer de *Grains et Issues*, il ne le cite pas, bien que divers échos soient indirectement perceptibles, ne serait-ce que ce qui a trait à l'évolution des complexes selon les types de sociétés, en référence aux études de Malinowski.

Ce n'est pas à dire que le freudo-marxisme des surréalistes, si original dans sa forme et dans ses propos, se soit développé indépendamment, comme une semence portée par le vent dans un terrau étranger. Mais, en l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible d'établir un lien direct, si ce n'est par l'intermédiaire (tardif) des articles de Jean Audard dans *Documents*, revue belge sympathisante, et de Jean Bernier dans *la Critique sociale*, revue française d'opposition communiste, où les transfuges du surréalisme ne faisaient aucune grâce à leurs anciens compagnons.

En vérité, si l'on pose que le surréalisme, comme le marxisme et la psychanalyse sont des monismes matérialistes, (ce que fait explicitement Breton dans *les Vases communicants*), il va de soi que ces trois ensembles devaient un jour se rencontrer, ou, à tout le moins, que le surréalisme devait

explorer leurs articulations possibles. Il dépendait des circonstances et des hommes que le débat eût lieu au plus haut niveau, pour les progrès de la connaissance. Quant tout tendait à leur convergence, la menace fasciste en France, le nazisme en Allemagne et bientôt en Autriche, la perversion stalinienne en Union soviétique, en ont décidé autrement. L'échange de correspondance tenté par Breton avec Freud aboutit à une fin de non-recevoir. Quand aux relations avec les marxistes, on sait de reste à quels déboires elles menèrent même ceux qui s'étaient rangés sous la bannière du Parti communiste français. Cependant, à y regarder de près, aucun des écrits de Crevel ni de Tzara, jusqu'en juin 1935, ne peut être considéré comme orthodoxe du point de vue de l'idéologie officielle de cette formation. Tout se passe comme si le principe de réalité s'était donné le malin plaisir d'entraver la spéculation avant de la mettre à l'épreuve.

Université Paris-III  
Sorbonne-Nouvelle

## NOTES

1. Boris Fraenkel. « Présentation », *Freudo-marxisme et Sociologie de l'aliénation*, Paris, U.G.E., « IU X 18 », 1974. pp. 7-8.
2. Tristan Tzara, *Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Henri Béhar, tome III, Paris, Flammarion, 1979, p. 118.
3. Henri Béhar, « Le vocabulaire freudiste et marxien de Tristan Tzara », *Mélusine*, V, 1983, p. 101.
4. Wilhelm Reich: « Matérialisme dialectique et psychanalyse », dans *la Crise sexuelle*, Paris, Editions sociales internationales, 1934. Par la suite, j'indiquerai la pagination en me référant à cette édition, la seule dont pouvaient disposer les surréalistes, bien préférable à celles qui ont suivi, remaniées par Reich aux Etats-Unis. On m'excusera de citer longuement un ouvrage pratiquement introuvable aujourd'hui, dont je me demande pourquoi il a disparu de nos plus grandes bibliothèques, telles que la Bibliothèque Nationale ou la Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, alors qu'il figure à leur catalogue.
5. I. Sapir, « Freudisme, sociologie, psychologie », dans l'ouvrage précédent, pp. 193-246.
6. Erich Fromm, "Tâche et méthode d'une psychologie sociale analytique », dans *Freudo-marxisme et Sociologie de l'alié-na-tion. op. cit.*, pp. 41-88.
7. Wilhelm Reich, Préface à la deuxième édition (1936), dans *la Révolution sexuelle*, U.G.E., « IU X 18 », 1968, pp. 29-42 ; l'Additif se trouve dans *Freudo-marxisme...*, *op. cit.* sous le titre "L'application de la psychanalyse à la recherche historique », pp. 15-40.
8. Georges Politzer, « Un faux contre-révolutionnaire - Le "freudo-marxisme" », *Commune*, novembre 1933, p. 285.
9. Jean Audard, « Du caractère matérialiste de la psychanalyse », *les Cahiers du Sud*, septembre 1933, pp. 517-528.
10. René Crevel, « Le patriotisme de l'inconscient », *le S.A.S.D.L.R.*, p.4. Phrase modifiée dans *le Clavecin de Diderot*, in : *l'Esprit contre la raison et Autres Ecrits surréalistes*, préface de Annie Le Brun, Paris, Pauvert, 1986, p. 211.
11. Annie Le Brun, *ibidem*. p. 12.

12. René Crevel, « Notes en vue d'une psycho-dialectique », *le S.A.S.D.L.R.*, n° 5, 1933, p. 49.'
13. *Id. ibidem.*, p. 51.
14. René Crevel, « Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche », *Documents 34*, repris dans *les Pieds dans le plat*, Paris, Pauvert, 1974, p. 302.
15. Pierre Yoyotte, « Réflexions conduisant à préciser la signification anti-fasciste du surréalisme », *Documents 34* « Intervention surréaliste », pp. 86-91.
16. René Crevel, « Au carrefour de l'amour, la poésie, la science et la révolution », en allemand dans *Die Sammlung*, avril 1935, puis en français dans *Documents 35*, Bruxelles, nov.-déc. 1935, repris dans *le Roman cassé*, Paris, Pauvert, 1989, p. 70.
17. André Breton, *les Vases communicants*, Paris, Idées-Gallimard, 1981. Par la suite, nous indiquons la pagination de cette édition.
18. Tristan Tzara, *Grains et Issues*, dans les *Œuvres complètes* citées à la note 2 ; la pagination renvoie à cette édition.